

On m'avait dit qu'une plante déracinée meurt. Mais je ne suis pas morte.

J'ai ancré mes racines en France, mais mes racines ne sont pas d'ici. Elles ont été plantées et ont grandi de l'autre côté de l'Atlantique, là-bas dans le sud. Un jour, j'ai décidé que je voulais connaître davantage le monde et partir. Je suis arrivée sur cette terre et j'ai survécu; je ne suis pas morte, mais je suis née à nouveau d'une certaine manière.

On m'a dit que la langue qu'on parle ici est la sœur de la mienne, qu'elles avaient les mêmes racines anciennes. Curieux, ça. Même si je vois les similarités, je me concentre surtout sur les différences, comme n'importe quel autre humain insensé. Et je trouve fascinantes les différentes visions que je n'avais pas avant, mais qu'aujourd'hui je perçois.

Par exemple, la mer. Quand je suis venue ici, la mer était masculin. Quand on traverse l'océan du Brésil vers ici, o *mar* est dur, dangereux, difficile. D'ici vers là-bas, il devient « la » mer – il rime avec « ma mère ». Il est tranquille et accueillant. Pourtant, c'est la même eau salée infinie. Le même *mar*, mais pas pareil.

J'ai traversé cet autre-même océan et je suis venue ici en quête de construire des ponts. Mais j'ai découvert que même ça, c'est différent. Chez moi, ma *ponte* est femme – elle est mère et amie, elle soigne, elle soutient, elle accueille. Les ponts d'ici ne sont pas comme ça. Je ne savais pas construire des ponts au masculin : des ponts grands, inflexibles, faits de pierre. Les mêmes ponts qui soutiennent, mais d'une autre manière.

Ça a été plus difficile que je ne le pensais, mais je crois que j'ai réussi.

Je suis partie sans imaginer que ces différences existaient même; qu'une même chose pouvait exister de formes différentes selon la langue parlée. Même si nos racines sont les mêmes, elles ont été plantées dans une autre terre, une autre eau, un autre air. J'ai grandi en voyant le mer et en rêvant de traverser une pont.

Chez moi, quand quelqu'un me dit « sol », je regarde vers le ciel, c'est l'astre qui me brûle la peau. Ici, le « sol » est sous mes pieds, c'est la terre qui me porte. Le même mot, mais l'un brille en haut, l'autre me soutient en bas. J'ai marché sur votre sol pour chercher mon soleil et les mots ont changé de place, comme moi.

Dans ma langue, on dit « *eu estou cansada* » je suis fatiguée, mais seulement pour maintenant, seulement en passant. C'est un état, pas une essence. Ici, « je suis

fatiguée » c'est plus profond, plus permanent, comme si la fatigue faisait partie de qui je suis. Être ou *estar*. Essence ou passage. Racine ou feuille qui tombe. Quand j'ai appris le français, j'ai perdu la légèreté du temporaire. Tout ce que je suis ici semble gravé dans la pierre. Mais peut-être que c'est justement ça, prendre racine : accepter que certaines choses ne sont plus passagères.

Cosmo-vision c'est le nom de ça. Weltanschauung, disent les Allemands. La vision du monde façonnée par la langue que l'on parle. Chaque langue découpe le réel différemment : elle décide si la mer est douce ou dure, si les ponts accueillent ou imposent, si le sol monte au ciel ou reste par terre, si notre fatigue est essence ou passage. C'est merveilleux, ça, non ? Toutes les différentes cosmo-visions qui existent, toutes les plantes différentes qui poussent à partir des mêmes racines latines.

La langue que je parle détermine ma vision du monde. Heureusement, maintenant j'en parle deux.

On m'avait dit qu'une plante déracinée meurt. Mais une plante qui trouve une nouvelle terre ne meurt pas, elle devient juste autre chose. Elle garde ses racines anciennes et en pousse de nouvelles. Elle apprend à exister entre deux sols, entre deux langues, entre deux façons de voir le même monde.

J'ai fini par découvrir qu'ici, la fin est au féminin et c'est sans doute pour cela qu'elle me semble plus douce.

On m'avait dit qu'une plante déracinée meurt. Mais je ne suis pas morte.

À la fin je suis juste devenue bilingue.